

Dans les rues de Mantoue

4 septembre 2019

Tous les matins du monde ne se ressemblent pas. Ce matin, je décide de me perdre dans les ruelles de Mantoue. Une promenade dans cette ville du nord de l'Italie entourée de lacs. J'y suis pour quelques jours à la faveur d'un festival de littérature. Mantoue est en Lombardie, pas loin de Brescia et de Vérone, la ville aux amants fameux. Des rues piétonnes qui relient ses innombrables places fermées. Des *palazzi* au style Renaissance, parfois mêlant le gothique, le roman et l'Art nouveau. Des petits commerces, des pâtisseries, des boutiques de souvenirs, des *gelateria*, mais aussi des magasins de marques redimensionnés à la taille de la ville. Mantoue s'éveille en ce début de mois de septembre avec ses rues pavées de galets et ses façades en briques rouges.

La ville a quatre mille ans. Elle fut un village étrusque au VI^e siècle avant J.-C. À la Renaissance, les Gonzague en feront un bijou. Virgile est né pas loin d'ici. Il fut surnommé le cygne de Mantoue et fut l'emblème de la ville avant que n'arrivent les Gonzague. Hier, j'ai été accueilli par une bénévoles du festival à l'aéroport de Bologne. Elle se nomme Béatrice. Son français est impeccable. Elle doit me guider durant le festival. L'esprit de Dante Alighieri plane.

Mantoue est entouré de trois lacs artificiels : le lac supérieur, celui du milieu et le lac inférieur, tous issus des méandres du fleuve Mincio. Ces lacs furent construits pour défendre la ville ; le quatrième, le lac Pailola au sud de Mantoue, fut asséché. La ville a l'air d'une péninsule sortie des eaux. Ce matin, juste avant de prendre la via Settembre, je vois un jeune Africain qui fait la manche. À mon approche, il se referme un peu et ne m'interpelle pas comme il le fait avec les autres passants. Peut-être a-t-il un peu honte. Je passe mon chemin, perdu dans mes rêveries et ma décision de me laisser imprégner par la ville ; de désactiver mes radars et instruments de captation de l'écrivain qui scanne tout sur son passage. Laisser tout cela se faire de manière inconsciente, ne pas saisir volontairement.

Au retour, je décide de lui parler. « *Where are you from, my brother? – Nigeria.* » Je lui serre chaleureusement la main et y glisse un billet. Le frère me remercie chaleureusement, je lui rétorque : « *No worries, you're my brother* »,

et file pour ne pas faire durer ce moment. Je crois que ce qui l'a touché, plus que le billet glissé, c'est le fait que je lui ai parlé sans pitié ni commisération, et que je l'ai reconnu, et que ce que je lui disais, c'est : « Reste fort ! »

Il m'est souvent arrivé de rencontrer des personnes d'ascendance africaine dans des pays étrangers, des villes du nord du globe. Deux réactions. Un petit bonjour de connivence parfois ou un hochement de tête ; quand ce sont des Sénégalais, c'est presque évident, ils vous saluent, vous parlent wolof. Seconde catégorie de réaction : l'évitement, comme pour dire : « Ne viens pas me saluer ou me prendre pour ton frère parce que je suis de peau noire. Je suis un individu, nous n'avons rien de particulier à partager *a priori*, ne fais pas de moi ton frère sur cette seule base. »

Niodior

22-24 août 2018

Nous sommes arrivés à Djifère à 10 h 30. La route était fluide. C'est la fête de Tabaski. Les gens sont arrivés la veille chez eux. Nous arrivons à Mbour à l'heure de la prière. Tout est fermé. Les gamins en boubou bleu, jaune, orange, très peu de blanc, tapis de prière sous le bras, se ruent vers un édifice bleu-rose surnommé la « mosquée Jasmine » par Gnilane. Elle est arrivée la veille d'Orléans. Elle a attendu ses bagages presque deux heures au nouvel aéroport Blaise-Diagne de Ndiass. Je suis allé la chercher. Nous sommes arrivés chez ma sœur Ami au Point E vers minuit. J'avais quitté la maison à 19 heures.

Je gare la voiture dans le campement géré par Maurice et Georges Faye, deux frères venant de Palmarin Ngounoumane. Ils sont très avenants. Depuis qu'il est interdit de se garer au débarcadère du Delta Niominka,

ils ont accepté que je laisse la voiture chez eux. Rokhy Ndiaye, de passage la semaine dernière, avait négocié la chose. Ils connaissent le Vieux colonel. Abdou Fall et Mansoor sont venus nous chercher avec la nouvelle pirogue familiale que nous avons nommée *Colonel Mamadou Sarr Jotniyam*. *Jotniyam* veut dire « fais-moi traverser », en sérère. Dès que l'imam eut fini les deux *rakas**, ils se sont mis en route. Ils n'ont pas écouté son prêche. Il paraît aussi que les autres fidèles ont fait de même, pressés qu'ils étaient d'aller sacrifier leurs moutons de Tabaski. L'imam a dû demander en vain aux fidèles de rester écouter l'important prêche, sans grand succès. Un appel plus profond que la piété l'a emporté.

On vogue sur une mer calme et vide. Le ciel est d'un bleu dense. Les flots paisibles. Mon cousin Mansoor me laisse la barre, durant un moment. Je me réhabitue à ce geste de navigation. Tirer la barre vers moi afin que la pirogue aille en sens opposé, sentir l'ampleur du geste et sa vélocité pour ne pas brusquer le mouvement. Rester dans la partie pleine de mer. Passer entre la pointe de Sangomar et l'îlot en face de Dionewar qui a émergé des flots, quelques années après la coupure de la Pointe.

Nous sommes arrivés à la maison, les moutons étaient déjà sacrifiés. Sahad, Sélamine et Youssou avaient assuré la chose. Cette année, nous sommes quatre de la fratrie à être venus passer la fête à Boussoura avec Rokhy Ndiaye : Aminata, Sahad, Youssou, et moi, venu avec Gnilane.

Mathilde la Québécoise, l'amie de Youssou, nous accompagne. Tous les cousins sont là. Les fils de tonton Koutia : Moussa, Famara ; ceux de Faapa Insa : Solo..., ceux de Faapa Tall, de Faapa Babou, Mamoo...

Toujours ces mêmes nuits où souffle le vent dans les ramures. Ce sommeil profond couché dans son lit, chez soi, au lieu du fondement, où personne ne viendra vous contester le repos.

Les jeunes du village veulent tous émigrer en Espagne. Depuis quelques années, c'est la saignée. On dénombre environ mille jeunes qui ont fait la traversée sur une population estimée à huit mille cinq cents individus. Les classes sont vides, les champs abandonnés, les équipes de navétanes réduites, les pirogues de pêche manquent de main-d'œuvre. Et surtout, ceux qui sont restés sont tentés par le mirage de l'Espagne. Celui-ci est devenu le seul rêve, il a bousculé les autres dans les imaginaires ; réduit les possibilités à une seule...

À la Tabaski, est attachée la tradition du Ziar. Rendre visite aux voisins et à la famille, et formuler des vœux de paix, de santé, de réussite dans les multiples entreprises et de longévité. Demander pardon pour toutes les offenses conscientes et inconscientes faites aux autres durant l'année écoulée. Les gens me souhaitent la paix, une longévité plus grande que celle que mon père a eue, l'ouverture de la bonne fortune, l'atteinte de choses qui m'apporteront

la paix, la réalisation de mes désirs intimes seulement si ceux-ci m'apportent la paix. Quelle prévenance! La paix est le maître-mot. Vient s'y ajouter la santé.

La parole instituante, aspirante, désirante, conjurante.

Celle qui ouvre les possibles en les envisageant et en les nommant, celle qui dit la belle intention. Plus que la civilité, les paroles de la civilisation.

Celles de la trêve!

La demande de pardon ritualisée lors de la Tabaski et de la Korité se fonde sur l'idée d'une remise à zéro des compteurs de la relation. Même si la parole de pardon est difficile à lâcher entre des personnes qui nourrissent une forte inimitié. Quand ils la profèrent, elle indique l'horizon que le groupe se donne. Le pardon, le solde du contentieux, la paix des cœurs scellée par une parole agissante.

Deux questions épineuses à traiter. Mon cousin Cheikhna qui a la vingtaine, le fils de mon oncle Amadou, veut aller en Espagne. Il faut le convaincre de rester en lui proposant une autre vie qui puisse vraiment l'intéresser. Autrement, il fera semblant de nous écouter et, dès que l'occasion se présentera, il se mettra en route.

L'un des fils de mon oncle Moussa décédé réclame que, dans la distribution des espaces habitables de la concession, il soit plus équitablement pris en compte. Ils sont sous l'autorité de mon oncle Birama Koutia, à qui il faut

parler. J'ai eu tout à l'heure une discussion avec lui, après laquelle la situation m'apparaît plus complexe. S'ouvrir toujours aux différentes perspectives, envisager l'adret et l'ubac d'une situation.

Je suis passé voir mon oncle Aladji Séko. Je ne l'ai pas trouvé. Ma tante Diayi Sali, son épouse, est malade. Elle est méconnaissable. Je l'ai trouvée assise sur une chaise, amaigrie, les jambes enflées. La grande douleur est passée par là. Je lui ai demandé si elle allait mieux. Elle m'a répondu avec une profonde dignité qu'elle allait mieux et que seules ses jambes continuaient à la faire souffrir. Elle a le visage de ceux qui luttent pour supporter dignement les derniers moments d'une vie. Elle sait qu'elle va partir. Je le sais aussi. Je lui ai promis de repasser. C'est peut-être une des dernières fois que je la vois.

Ici, dans les familles, on considère que ce n'est pas une nécessité que tous les enfants aillent à l'école. Certains étudieront, d'autres iront dans les pirogues de pêche, d'autres apprendront un métier manuel; pour d'autres, ce sera l'école arabe et les sciences religieuses; d'autres émigreront, les filles se marieront. Quoi qu'elles fassent, ce sera l'ultime projet de vie pour elles. On considère que les chemins sont différents et que chacun d'eux a sa part de *baraka**, que chaque chemin peut permettre une vie réussie et réalisée. Une sorte d'ouverture à la multiplicité des voies. Je continue à penser que le chemin

de l'instruction et du savoir demeure le plus sûr, et qu'il permet d'aborder les autres voies avec plus de cordes à son arc.

Ma mère peste contre une tante ayant laissé sa fille, qui est en terminale et qui a toujours été brillante à l'école, se marier avant l'obtention de son bac. « Pourquoi ne l'as-tu pas laissée finir ses études? Que va-t-il lui apporter, ce monsieur? Elle a toujours été brillante, pourquoi avoir hypothéqué ses études par ce mariage? Ne pouvait-elle pas attendre? »

Prendre une décision que l'on sait nécessaire pour soi, certes, mais est-elle juste? Cela dépend d'où on la regarde. Puis s'y tenir, malgré les flots contraires qui vous traversent. Consentir à la fin de l'innocence. Assumer sa part d'opacité. Accepter une morale de la complexité. J'ai discuté avec mon cousin Cheikhna. Je lui ai rappelé tous les dangers de l'émigration clandestine. Il les connaît. Il veut partir. Je sens qu'aucun argument ne l'empêchera. C'est son chemin initiatique. Le seul qu'il envisage à la force de l'âge. Je sens que je ne réussirai pas à le convaincre. Que faire, l'aider à y aller avec le moins de risques possible, ou m'en tenir à ma position de principe?